



HAL
open science

**“ Des monastères royaux aux chapitres canoniaux
(IXe-XIVe s.) : pagi et cités au rythme des musiques
liturgiques ”**

Jean-François Goudesenne

► **To cite this version:**

Jean-François Goudesenne. “ Des monastères royaux aux chapitres canoniaux (IXe-XIVe s.) : pagi et cités au rythme des musiques liturgiques ”. La musique en Picardie du XIVe-XVIIe siècles, pp.16-24, 2012. halshs-03500525

HAL Id: halshs-03500525

<https://shs.hal.science/halshs-03500525>

Submitted on 7 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-François Goudesenne

Des monastères royaux aux chapitres canoniaux (IX^e-XIV^e siècle).

Pagi cités au rythme des musiques liturgiques

Un positionnement géographique privilégié depuis le haut Moyen Âge

Si la notion de Picardie ne prend pas de véritable signification avant l'essor des langues vernaculaires, romanes en l'occurrence, autour des XI^e-XII^e siècles, les centres et les territoires situés sur les contours actuels de cette région se situent dans une position stratégique essentielle dans le développement culturel de l'Europe du premier millénaire chrétien. Elle se situe en effet au cœur des royaumes Francs, dont l'histoire est plutôt complexe pour la période mérovingienne. Pour adopter un point de vue schématique, on peut dire qu'elle se place au cœur de l'Empire carolingien, à l'ouest de la future Lotharingie (Aix-la-Chapelle, Metz, Verdun) et rassemble alors plusieurs capitales royales. Il faut bien comprendre que ces hautes époques ignorent la centralisation qui se construira progressivement par la suite : le pouvoir royal est alors mobile et itinérant, se déplaçant dans les cités royales, bénéficiant souvent de la présence de grands monastères, dont la direction est étroitement liée aux dynasties royales : Centule (Saint-Riquier), Soissons, Compiègne, Laon...

Dans un espace relativement plus peuplé que les zones centrales et méridionales de l'Europe de l'Ouest, seules les métropoles de l'ancien Empire romain organisent entre le VI^e et le X^e siècle l'espace administratif de ces immenses territoires reliés par les anciennes voies romaines : Amiens, Beauvais, Noyon (réunie à Tournai jusqu'en 1146), Laon et Soissons en constituent les cinq évêchés qui se doteront aux

périodes romane et gothique de leurs puissantes cathédrales. Paris n'est alors qu'une petite capitale parmi d'autres et un évêché suffragant de la grande métropole Sénonaise (Sens). Mais en ces temps reculés du premier millénaire, c'est le monastère qui concentre, transmet et fait rayonner l'éducation et la culture. L'actuelle Picardie ne coïncide pas exactement avec ses limites territoriales contemporaines : à l'exception du Ponthieu et du Santerre, il s'avère absolument impossible de la considérer comme un territoire autonome durant le Moyen Âge ; dans sa partie orientale et méridionale, un *continuum* insécable la rattache fermement à ce qu'on appellera l'Île de France, avec les monastères de Saint-Denis et de Saint-Germain et, au-delà de l'immense forêt d'Arrouaise aujourd'hui disparue, à l'Artois (diocèses d'Arras et de Thérouanne), aux Flandres, Hainaut et Cambésis, territoires connexes. N'oublions pas l'importance des Îles Britanniques pour lesquelles le port de Quentovic s'impose comme point de passage essentiel à une époque où le détroit du Pas-de-Calais et les abords de l'Escaut (Zeeland) ou de la Hollande n'ont pas encore la configuration portuaire moderne. C'est justement près de Péronne que migrent, à l'instar des moines colombaniens à Luxeuil, de nombreux moines irlandais, qui vont contribuer à un grand rayonnement des savoirs autour de Jean Scot, dont témoignent quelques manuscrits conservés à Laon.

Pour se convaincre de ce positionnement stratégique privilégié, examinons par exemple la provenance des témoins manuscrits des grandes éditions des textes liturgiques et du chant grégorien (*Antiphonale Missarum Sextuplex*, *Graduel*



2

Asaph, Aeman, Idithun, Hétan jouant respectivement une lyre à archet, des cloches, une harpe angulaire et la corne shofar, enluminure, moitié XI^e siècle.
Amiens, Bibliothèque municipale, ms. Lescalopier 2, fol. 11 sex.



romain de Solesmes et Corpus Antiphonarium Officii). Parmi les six sources du premier, trois en proviennent : Senlis, Corbie et Saint-Médard de Soissons ; pour le second, le graduel 239 de Laon, figure parmi les sources incontournables de la paléographie musicale et de la sémiologie grégorienne. Enfin, l'antiphonaire de Charles-le-Chauve (Paris, BnF, ms. latin 17436), copié à Saint-Médard de Soissons à la demande du roi bientôt empereur du royaume Franc occidental (870) constitue un des plus anciens livres liturgiques donnant la messe et l'office avec les textes des chants qui n'ont pas encore ou à peine reçu de notation musicale. La découverte au milieu du XX^e siècle de l'antiphonaire de Noyon-Corbie, également appelé « du Mont-Renaud », a rééquilibré l'importance des sources notées « nord-occidentales » par rapport aux régions alémaniques (Saint-Gall, Reichenau), Lotharingienne (Echternach), Breto-Chartraine, Italique (Ivrea, Pavie) et Aquitaine (Gaillac, Saint-Yrieix, Albi).

3

Évangélaire carolingien,
École Rhénane, enluminure, vers 800.
Abbeville, Bibliothèque municipale,
ms. 4, fol. 18, vue 2.



Les monastères Francs, au cœur du mythe des origines « grégoriennes »

Plusieurs centres actuellement en Picardie bénéficient d'une importance stratégique non négligeable dans l'histoire de la musique liturgique, grâce au soutien du pouvoir royal, puis impérial, qui s'est appuyé sur abbés et évêques pour structurer leur action politique, culturelle et religieuse à travers le Royaume Franc et l'Empire en construction : parmi ces centres, de différentes typologies (monastères basilicaux, épiscopaux, cathédrales, collégiales...), se détachent Saint-Riquier, Corbie et les deux villes royales, Soissons et Laon. Malgré de nombreuses sources perdues et faute d'une documentation historique suffisante, l'oubli de centres secondaires, ce n'est pas un hasard que plusieurs sources majeures du chant grégorien proviennent de cette région, au cœur d'un territoire (France du Nord) plus dense que la moyenne en fondations religieuses et en écoles,

4

Graduel à l'usage de Laon, IX^e siècle.
Laon, Bibliothèque municipale,
ms. 239, fol. 3.



sont envisageables, notamment à l'égard de centres qui ont disparu au cours du Moyen Âge lui-même (Soissons, Quierzy, les provinces situées entre la Thiérache, les Ardennes et Verdun). Les moines de Solesmes ont rapidement contribué à l'apprécier à sa juste valeur parmi les traditions du chant grégorien en Europe : il représente un des meilleurs témoins de la tradition dite « rythmique », c'est-à-dire celle qui structure, par sa notation neumatique, les mélodies et leurs formules dans une écriture rythmique extrêmement précise et très cohérente. Cette tradition « rythmique » s'observe historiquement et géographiquement dans un réseau de centres parfois éloignés, mais en étroite concordance : Laon - Chartres - Aquitaine (Gaillac, St-Yrieix) - Benevento ; une branche du *stemma* (arbre généalogique) est probablement directement issue de la Lotharingie, avec Metz pour ancienne capitale des chantres francs, à l'époque de Chrodegang et de Pépin, mais une autre branche pourrait dériver également d'une école de chant fondée à Soissons par Charlemagne, d'après la *Chronique* d'Adhémar de Chabannes (hypothèse très peu développée dans l'historiographie grégorienne). Le manuscrit présente une notation exceptionnelle, dans sa graphie et ses indications rythmiques ou agogiques, grâce à ces fameuses lettres significatives : *a* pour *augete* (allonger),

à l'instar des territoires mosans, rhénans, rhodaniens-alémaniques et lombards – le futur « croissant fertile » moderne... Un tonaire conservé dans un psautier dénommé « psautier de Charlemagne » (Paris, BnF, ms. latin 13159) est le plus ancien document de ce type, probablement copié à Corbie pour Saint-Riquier (fin VIII^e siècle). Antérieur de près d'un siècle au tonaire de Metz, le premier livre complet de ce type, il contient le texte gallican du psautier, les litanies des saints ; il rassemble les chants de la Messe, encore sans notation musicale à cette haute époque, selon leur mode, dans le système de l'*octoechos*, proposant quatre modes authentiques et quatre plagaux. Ce système emprunté à Byzance, illustre ces mêmes courants esthétiques et philosophiques qui, dans le domaine de l'architecture, ont considéré l'octogone comme modèle suprême pour la construction des baptistères et des églises d'alors. Ce manuscrit ne répond pas aux besoins pratiques de la liturgie mais atteste de fait une spéculation théorique. Il ne reste plus aucun des trente-six livres décrits dans une chronique du moine Hariulf († 1143), si ce n'est que ce témoin, qui avec l'évangélaire conservé à Abbeville (fig. 3), souligne l'importance de ce haut lieu du monachisme à l'époque de Charlemagne, *Centule*, célèbre pour l'architecture de son abbatale, véritable modèle en Europe et pour la louange perpétuelle (*laus perennis*) selon laquelle les trois cents moines se relayaient sans discontinuité, jour et nuit pour le chant des psaumes *ad soli Deo gloriam*...

Les premiers livres notés (fin IX^e-X^e siècle)

Le graduel 239 (fig. 4) de Laon se présente comme un témoin bien singulier, même s'il n'est évidemment pas le seul digne d'intérêt dans cette riche bibliothèque, héritant du fonds d'une cathédrale pourvue d'une grande école, très célèbre depuis le passage de Jean Scot (IX^e siècle) jusqu'à Anselme de Laon (XII^e siècle). Provenant du chapitre de Notre-Dame pour lequel l'usage liturgique semble indiscutable, rien n'est moins sûr que l'origine de sa copie : d'éminents paléographes (Bischoff) l'attribuent à un scriptorium du « Nord-Est » de la France et ont confirmé une datation plutôt haute, vers 880, comme l'avaient envisagé les découvreurs et érudits du début du XX^e siècle, en l'occurrence Dom Mocquereau, fondateur de la *Paléographie musicale* de Solesmes en 1889, qui édita le fac-similé en 1909. Plusieurs hypothèses

Corbie, centre majeur de la Renaissance carolingienne

Deux abbés de Corbie Adalard (751-825), puis Wala († vers 836), hauts dignitaires tant du Royaume que de l'Église Franque, tiennent le devant de la scène pendant la Renaissance carolingienne et viennent ennoblir un centre majeur de la Francie occidentale: l'abbaye de Corbie et son scriptorium, un des foyers de la nouvelle « minuscule caroline » au IX^e siècle (fig. 5-6).

La naissance d'Adalard, cousin de Charlemagne, coïncide avec le début du règne de Pépin, considéré comme une période charnière par les historiens et liturgistes, pour ce qu'on appelle la « réforme liturgique romano-franque », qui résulte d'un alignement des églises des Gaules sur les livres romains, motivé par des considérations politiques et culturelles, visant essentiellement à une plus grande unification de l'Empire. Comme la plupart des dignitaires ecclésiastiques, favorisés par le roi bientôt empereur, Adalard est formé à l'école palatine d'Aix (avant l'arrivée du célèbre Alcuin), puis envoyé en mission à Constantinople en 772, ainsi qu'à Rome et en haute Italie. Adversaire de Benoît d'Aniane, il est éloigné en 814 et envoyé en exil à Noirmoutier. Revenu à Corbie en 822, il fonde Corvey en Saxe et rédige plusieurs œuvres. La carrière de Wala, demi-frère d'Adalard et cousin du roi, est tout à fait similaire, par l'exil qu'il subit en devenant abbé de Corbie en 814, à cause d'un différend avec Louis le Pieux à propos du maintien de l'unité impériale, l'opposant à Judith et à Bernard de Septimanie. De nouveau conseiller impérial, il joue un rôle politique important en 828 et en 834, devenant également abbé de Bobbio en Italie.



5
Détail de lettrine,
Psautier de Corbie,
enluminure,
début du IX^e siècle.
Amiens, Bibliothèque
municipale,
ms. 18, fol. 31v.



6
Détail de lettrine,
Psautier de Corbie,
enluminure,
début du IX^e siècle.
Amiens, Bibliothèque
municipale,
ms. 18, fol. 67.



7
RABAN MAUR, L'empereur Louis le Pieux,
in *Liber de laudibus sanctae Crucis*, enluminure,
IX^e siècle. Amiens, Bibliothèque municipale,
ms. 223, fol. 1v.

Wala et Amalaire : un témoignage historique important sur la liturgie en 830

Un focus sur ce haut personnage carolingien se justifie par le témoignage important de sa rencontre avec Amalaire, également issu de la cour palatine d'Aix-la-Chapelle. Un voyage à Rome vers 830 rend compte des différences entre les régions en Europe et contredit quelque peu une certaine propagande impériale, censée imposer les coutumes romaines. Amalaire se présente avant tout comme le témoin unique des usages liturgiques d'alors, où il compile, collectionne les formulaires et liste les chants, les lectures et oraisons des livres liturgiques qu'il entrevoit de part et d'autre. Grâce à ses voyages, il interroge le pape à Rome, l'archidiacre, les ministres de la basilique de Saint-Pierre pour connaître les raisons de leurs cérémonies. Alors que vers 830 Hilduin, archichancelier de Louis le Pieux et abbé de Saint-Denis, parle des livres gallicans qui tombent en lambeaux et en profite pour instaurer l'usage romain (*more romano*), Wala lui, également grand voyageur, réussit à emprunter à Rome quatre antiphonaires sous le pontificat de Grégoire IV (fig. 7). Lorsqu'Amalaire, alors à Metz, se rend à Corbie pour y étudier les livres liturgiques, il constate que tous les antiphonaires sont différents de ceux de sa cité épiscopale, ce qu'il rapporte dans son *Liber de Ordine Antiphonarii*: « nos antiphonaires ne divergent pas seulement dans l'ordonnance des pièces de chant, mais aussi dans les textes et par un nombre d'antennes et de répons que nous ne chantons pas ». Des recherches musicologiques, historiques, liturgiques sont encore à poursuivre pour évaluer plus clairement le rôle de Corbie et des monastères francs du Nord (entre Loire et Escaut) dans l'établissement en Europe du chant grégorien aux VIII^e-X^e siècles.

f pour *fragor* (avec force), *t* pour *tenete* (tenir) etc... qui sont à l'origine de l'école de « sémiologie » du chant grégorien dans les années 1970, avec Dom Cardine. Cette notation, que l'on retrouve plus volontiers dans l'ancienne Lotharingie, cette Francie médiane de l'Empire (Reims, Verdun, Metz, Mainz, Saint-Gall, Como, Milan...) et qui influence maintes notations des Pays-Bas jusqu'au sud des Italies, pourrait être dénommée « notation de Laon », même si elle est couramment rattachée au type générique « messin ».

L'antiphonaire dit « du Mont-Renaud », seul vestige de la bibliothèque du Château du Mont-Renaud près de Noyon, brûlé en 1944, est non moins célèbre que le graduel de Laon, mais selon une optique différente. Si son origine ne pose pas de difficultés – il provient de Notre-Dame de Noyon

avec une nette influence de Corbie, où il a pu être rédigé, ainsi que de l'abbaye royale de Saint-Denis – c'est en revanche sa datation qui semble plus difficile, comprise dans une fourchette allant de 950 à l'an mille et au-delà, avec de nombreuses additions de mains diverses, dans les deux systèmes de notation, les notations dites « françaises » (Francie de l'Ouest ou Neustrie) et les notations « messines » (Lotharingie). Il regroupe à la fois le cycle de la Messe et celui de l'Office, dont il constitue un des plus anciens témoins neumés, antérieur à l'antiphonaire de Hartker (Saint-Gall). A côté de nombreux points qui mériteraient de plus amples développements, l'intérêt majeur de ce témoin consiste en l'ensemble d'offices de saints et de fêtes locales ou régionales qu'il contient, à tel point que cette grande région du Nord

de la France s'impose après Rome comme le premier foyer de composition d'*historiae*, genre à la fois littéraire et musical, qui atteste une créativité continue du moment même de la romanisation carolingienne (750-800) jusqu'au début du second millénaire. Alors que les tropes ne connaissent pas de centre majeur de composition en Picardie, probablement à cause de l'influence de la noble abbaye de Saint-Denis, qui s'en est détourné, les cycles d'*historiae* y fleurissent, dans un rayonnement local, diocésain et parfois dans l'ensemble de la Province ecclésiastique, en l'occurrence celle de Reims, également dénommée « Belgique seconde ».

Parmi les centres les plus importants de la seconde moitié du IX^e siècle et jusqu'à l'an mille, figurent dans l'ordre chronologique Soissons, avec son vénérable monastère Saint-Médard

et sa cathédrale, qui regroupent plusieurs offices patronaux remontant au milieu du IX^e siècle, et surtout celui des saints martyrs Gervais et Protais, en étroite relation avec l'église ambrosienne de Milan; ensuite, l'insigne cathédrale de Noyon, jumelée à celle de Tournai à cette époque, avec l'*Office de Saint-Eloi*, probablement promu par le monastère épiscopal patronyme, lié à Notre-Dame; puis les cathédrales d'Amiens et de Beauvais, avec leur patron respectifs (Firmin et Lucien), fondateurs des diocèses historiques ou supposés, dont la promotion des cultes, liée au grand saint Denis, se recoupe avec la quête d'apostolicité et les mouvements de la réforme grégorienne du XI^e siècle. Ces compositions musicales originales, puisent aux légendes hagiographiques développées dans ces mêmes contrées, par exemple ce *Cycle de Ricthiovare*, dont maintes narrations ont été inspirées des exactions de ce terrible préfet persécuteur des chrétiens du Bas-Empire sous l'empereur Maximien, comme l'illustrent de magnifiques miniatures du recueil de la *Vie de Saint-Quentin*, de la Collégiale (Saint-Quentin, Bibliothèque municipale, ms. Église Saint-Quentin I, XII^e siècle).

Parmi les monastères, Corbie, avec les nombreuses translations de reliques, s'enorgueillit d'être un centre de composition très innovant en matière de versification latine et dans l'émergence de formes littéraires et musicales nouvelles, qui affranchissent progressivement le chant liturgique latin des formules traditionnelles du «vieux-fonds». Parmi ces *historiae* versifiées, mentionnons celles composées pour l'invention des saints Fuscien, Victor et Gentien ou encore l'invention des reliques de saint Quentin.

Les cathédrales, symboles du développement économique, du renouveau religieux et culturel (XII^e-XIII^e siècle)

L'histoire moderne et contemporaine de la musique retient de ce «temps des cathédrales» (reformulation selon G. Duby du mythe d'un style gothique, forgé au XIX^e siècle) les monumentales et ingénieuses compositions de l'école de Notre-Dame qui, non par hasard, caractérisent un essor de Paris au centre d'un royaume dont le rayonnement dans l'Europe d'alors est véhiculé par l'Université, les réseaux ecclésiastiques et laïcs. Ne nous méprenons pas sur les réalités culturelles d'alors, qui ne suivent pas vraiment les concepts modernes de régio-

Chantres cathédraux,
Pontifical de Beauvais, enluminure, XIII^e siècle.
Besançon, Bibliothèque municipale,
ms. 138, fol. 124.



nalisme: toutes les provinces comme la Picardie, l'Artois, la Champagne, sont partie intégrante du royaume. Paris n'est pas une cité d'Île-de-France «isolée», mais le cœur d'un organisme tissé de pays, de cités et de provinces alentour, dans un rayon d'au moins trois cents kilomètres. Ainsi par exemple, même si l'on peut lui revendiquer une origine et une forte appartenance au milieu amiénois, Jean de la Croix participe du rayonnement de cette École Notre-Dame de l'intérieur et non comme un intellectuel régional ou provincial qui serait «descendu» à Paris (voir aussi les articles de F. Billiet et D. Fiala dans le présent volume). La représentation des provinces en nations à l'Université de Paris en 1222 par le biais des collèges, notamment le Collège des Cholets, fondé par les diocèses d'Amiens et de Beauvais, est à comprendre de manière symbolique, le royaume n'étant aucunement une addition de provinces mais un territoire continu et unifié.

C'est pourquoi il semblerait vain d'opérer sur cette histoire de la musique une rétrospective conceptuelle, ciblée autour d'une culture régionale.

Malgré le statut de langue du Picard, qui n'est pas qu'un simple dialecte ou une variante du français et couvre un territoire allant de Beauvais jusqu'au Tournaisis et au Brabant, il n'y saurait y avoir une histoire propre de la musique «picarde»: l'approche régionaliste ne rend aucunement compte de la spécificité de la vie culturelle et intellectuelle, qui ne cadre pas avec ces limites étroites. Il semble plus intéressant d'expliquer en quoi les diocèses et les villes de ces régions de «langue d'oïl» telles Noyon, Beauvais, Abbeville et Amiens participent, par l'influence de dignitaires ecclésiastiques, à l'histoire d'un royaume en construction. Il est également préférable de lire les œuvres dans des thématiques littéraires et artistiques à proprement parler plus que dans l'illusion d'une spécificité locale.

Les jeux liturgiques aux origines du théâtre et de l'oratorio

Plusieurs jeux et drames liturgiques méritent de figurer au palmarès des chefs-d'œuvre, à l'instar des portails d'Amiens, du chœur de Beauvais ou d'un transept de Soissons...

Le Jeu d'Origny-Sainte-Benoîte, conservé à Saint-Quentin (Bibliothèque municipale, ms. 86, XIII^e-XIV^e siècles), s'inscrit dans la tradition du *Quem queritis* de Pâques, également appelé *Visitatio sepulchri* et concorde avec maintes autres œuvres composées durant la période romane à Tours, Poitiers, Troyes, Wilton en Angleterre etc. Son originalité réside d'une part dans le développement des dialogues: Marie Madeleine avec un marchand, avec l'ange puis avec le Christ; la course entre les apôtres Jean et Pierre pour arriver au tombeau. D'autre part, le jeu introduit des répliques en picard, dans le dialogue entre les trois Marie. Les modèles de ces compositions, perdus, pourraient provenir de Normandie ou d'Allemagne.

Les Maries
Nous avons perdu notre confort
Jésus Christ tout plein de douceur
Il était biai et plein de bon amour
Hélas, il nous aimait de vrai

Mais or allons l'ognement acater
Le marchand
Ça approchez-vous qui si fort aimez (...)
L'ange
Douce dame qui si pleurez
Dites-nous où volez aller
Je crois moult bien si Dieu vous gard
De vrai amour le cœur vous ard (...)

Madeleine
Lasse dolente que ferai
De mon Seigneur que perdu ai?
Je crois de duel me tuerai
Dolans ta mort au cœur grand duel me plante (...)
(Coussemaker 1975, p. 256 et sq.)

Le *Jeu de Daniel* place Beauvais comme centre musical assez important, à une époque contemporaine de Léonin, au milieu du XII^e siècle, vers 1140, avant même le début du chantier de la nouvelle cathédrale gothique. Conservé avec des compositions polyphoniques apparentées à l'école de Notre-Dame dans un manuscrit de Londres (British Library, ms. Egerton 2615), les rubriques spécifient qu'il est l'œuvre des élèves de l'école épiscopale («En ton honneur, ô Christ, ce jeu de Daniel a été créé à Beauvais et ce sont les jeunes qui l'ont composé»). Le jeu reprend le *Livre de Daniel* dans l'Ancien Testament (avec l'épisode où, sur ordre du roi perse Darius, le prophète est jeté dans une fosse infestée de lions), en le combinant avec une pièce latine d'Hilaire, disciple d'Abélard, et en le théâtralisant dans une succession de conduits de procession, de *planctus* (plaintes, déplorations) et de dialogues, annonceurs des récitatifs de l'oratorio ou de l'opéra moderne. Quelques expressions vernaculaires panachent un texte d'un médiolatin versifié et rythmique (rimes littéraires et musicales). Les rubriques sont probablement les premières à attester la participation d'instruments aux côtés du chœur, dans des circonstances bien sûr exceptionnelles, à l'instar des fêtes populaires du temps de Noël (fête des fous, de l'âne, de la Circoncision).

L'*Ordo prophetarum* (Jeu des Prophètes), nettement moins connu que le précédent est conservé pour le texte littéraire dans un tropaire-prosaire de Notre-Dame de Laon datant des environs de 1200 (Laon, Bibliothèque municipale, ms. 263,

Influence des croisades sur les rituels : le rituel de la réception du chef de saint Jean-Baptiste à Amiens en 1206

Cette nouvelle fête, instaurée au début du XIII^e siècle peu avant Noël, est classée parmi les semi-doubles dans l'ordinaire de Raoul de Rouvroy (1291), c'est-à-dire une fête de moyenne solennité ; il n'y a pas comme à Pâques ou Noël de *Te Deum* accompagné des cloches. Les candélabres, luminaires et cierges sont allumés pendant que l'on sonne les cloches, lors des vêpres de la vigile, la veille de la fête. Les chanoines, diacres, vicaires et chapelains, réunis dans les stalles, sont revêtus d'une aube blanche et d'un surplis rouge. Les chants de cette liturgie sont empruntés à la fête de la Décollation, célébrée au solstice d'été ; ils alternent avec des lectures commentant et méditant sur une des scènes les plus dramatiques de la Bible, avec ce tableau d'une cour du roi Hérode dont la décadence est symbolisée par cette danse lascive de Salomé. Mais c'est au cours de la nuit, pendant l'Office des Matines, que la liturgie est la plus développée. Les clercs d'Amiens ont introduit à côté des chants de l'office habituel de saint Jean, de nouvelles lectures relatant la réception du chef en leur insigne cathédrale. À la messe, de jour, c'est en chape blanche que les enfants de chœur encensent l'autel majeur...

Bien d'autres témoignages illustrent ce rôle des croisades dans le renouvellement des cultes et de l'invention de nouvelles fêtes par le biais de reliques, rapportées de Constantinople, notamment lors du regrettable sac de 1204 ; à Notre-Dame de Laon, ces fêtes ont fait l'objet de lectures et d'oraisons mentionnant par exemple la bataille de Damiette et saint Louis, dont le trésor possédait une grande statue d'argent doré exposé pour certaines fêtes. De même à Soissons, avec le nouveau rituel de la *susceptione reliquiarum* décrit dans l'ordinaire-processional (Paris, BnF, ms. latin 8898) confectionné à la demande de Nivelon de Quierzy, évêque de Soissons (1176-1207). De fait, une partie additionnelle complète ce manuscrit, commencé vers 1180-1190, et ajoute des nouveaux formulaires liturgiques pour les fêtes de la Sainte-Croix, ainsi que celles de plusieurs martyrs ou apôtres, dont des reliques ont été nouvellement apportées au trésor, principalement le chef de saint-Etienne.

ff. 147v-149) et concorde avec les recueils de Rouen (Rouen, Bibliothèque municipale, ms. 384) et de Saint-Martial de Limoges (Paris, BnF, ms. latin 1139). Ayant pour origine un sermon d'un pseudo-Augustin, une multitude de personnes - prophètes, rois, personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, Virgile, la Sibylle - témoignent de la venue du Christ et s'opposent aux Juifs. Composé en dialogue, avec chœur qui a pour fonction de commenter, ce jeu présente également de nouvelles formes mélodiques épousant l'écriture métrique et versifiée du texte latin, et les apparentant aux formes proches de la lyrique profane, notamment celle du lai.

Les rubriques très développées du manuscrit de Laon apportent de nombreuses indications sur les costumes et complètent celles de Rouen, plus précises quant au déroulement dramatique et à l'espace théâtral. Au milieu de la nef est préparée une fournaise avec de la toile et de l'étope. Une procession quitte le cloître et s'avance au milieu de l'église, à la croisée du transept, en avant des marches du chœur. S'y font face de part et d'autre six Juifs et six Gentils. Les « *évocateurs* » dans le chœur appellent les prophètes du Christ ; ils les emmènent au-delà de la fournaise, les présentent au portail et, à la fin du jeu, ils se retrouvent tous devant le chœur. Conçu comme une vaste procession, ces jeux ou drames ne sont pas sans relation avec la statuaire contemporaine dont les peintures apportaient une expression tout autre que la pierre nue. La diffusion de ces fresques « théâtrales » d'alors n'auraient-elles pas suivi les mêmes chemins que ces compagnons tailleurs, sculpteurs et maîtres verriers, itinérant de Chartres à Amiens, d'Amiens à Reims, de Reims à Soissons et Paris ?

L'expression d'une culture urbaine : la fête des fous, parodie des pouvoirs laïcs et religieux (XIII^e-XIV^e siècle)

Bien d'autres jeux ont parsemé le tapis de cathédrales et de collégiales, par exemple à Compiègne cet *Office de l'étoile*, joué pour l'Épiphanie et mettant en scène bergers et mages guidés par « l'étoile du Berger » ; ce jeu liturgique doit être mis en relation avec celui de Nevers, au XII^e siècle. Enfin, on ne saurait raconter la vie des cités médiévales sans évoquer les Fêtes du Nouvel an, de la Circoncision et d'autres

Le motet *O natio nephandi generis* illustré par une scène burlesque, enluminure, XIII^e siècle. Montpellier, Bibliothèque Interuniversitaire-Section médecine, H 196, fol. 88v.



appellations génériques quelque peu hugoliennes comme « la fête des fous ».

Ce type de fête, attestée de la fin du XII^e siècle jusqu'à la contre-réforme, est répandue dans la plupart des grandes villes du royaume de France et dans bien d'autres régions en Europe, et prolongent dans le cadre liturgique chrétien des survivances païennes ; la fête des fous ritualise le passage à la nouvelle année et le retour de la lumière ponctués par banquets, libations et bruyantes cérémonies. Ces fêtes, qui revêtent différentes appellations, se déroulent dans le cycle des douze jours qui suivent Noël, entre la Circoncision et l'Épiphanie.

Se situant dans un terrain mouvant entre profane et sacré, elles sont caractéristiques d'une nouvelle culture urbaine, éloignée de la culture rurale magique et archaïque, typique de la société du Moyen Âge central et totalement étrangère à l'esprit de la Réforme et de la contre-réforme, qui bannissent de telles représentations. Y abondent les rituels d'inversion, où le bas-clergé (vicaires, chapelains, enfants de chœur) préside les célébrations, alors que les chanoines (haut clergé) s'assoient au bas des stalles (jeu du « Deposuit »), leur doyen ou l'évêque portant un bonnet d'âne pour lire la « Prose de l'âne », avant que l'*Ite missa est*, détourné de son sens habituel, ne soit acclamé par un retentissant « Hinhan » en guise de *Benedicamus domino* ! Les « jeunes » et enfants de chœur (fête des Innocents) gouvernent le chapitre pour une journée, avec éléction de « l'évêque des fous », marque de l'inversion de la hiérarchie ecclésiastique ou sociale. En effet, les ecclésiastiques se comportent comme des laïcs : leurs fantaisies et leurs excès (ivresse, fréquentation des femmes, rixes...) sont ritualisés au sein même des chapitres, par les charivaris ou encore avec ce célèbre épisode d'un âne entrant, dans la cathédrale de Sens, comme dans celle de bien d'autres cités, les clercs procédant aux acclamations du Kyrie par de retentissants « *hi han!* », ceux-là même qui ponctuent la prose de l'âne, par exemple à Laon :

Hé, sire âne, Hé!
du côté de l'Orient, l'âne est arrivé
beau et vaillant, apte aux fardeaux
Hé, sire âne, Hé!
(...)
Sur les collines de Sichem
Nourri par Ruben,
Il passe le Jourdain
Et monte à Bethléem
Hé, sire âne, Hé!
(...)
Amen tu diras
Âne rassasié de grains
Répète amen amen
Hé, sire âne, Hé!

(Villetard 1907)

Ce refrain d'origine Picarde Hé, sire âne, Hé!, se retrouve maintes fois dans l'espace des langues d'Oïl, par exemple à la cathédrale de Sens, dans le célèbre office de la Circoncision composé par Pierre de Corbeil au début du XIII^e siècle :

Hez, sire âne, car chantez
belle bouche rechignez.
On aura du foin assez
Et de l'avoine à planté.
Hez va! hez va! hez va hez!
Bialx sire âne, car allez
belle bouche, car chantez

A Laon, un âne caparaçonné, dans les tissus duquel est dissimulé un enfant, fait son entrée quelques heures avant la messe de minuit de Noël. La fête de l'homme vert à Amiens est à rattacher à ce type de rituel extra-ordinaire, qui n'a rien à voir avec le sacrilège, la parodie étant tout à fait acceptée dans l'église médiévale. D'ailleurs, à Laon, la distribution d'une coupe de vin lors de la fête de l'âne, où les assistants se mettent à braire trois fois, est attestée depuis le XI^e siècle et rapportée par le chroniqueur Guibert de Nogent.

Tous ces drames liturgiques des XI^e-XII^e siècles, et surtout les plus ordinaires, témoignent de l'immense créativité d'une période que l'on aurait tendance à considérer comme monolithique ou artificiellement stable, du fait de la pérennisation du « plain-chant ». Il semble impératif de les inscrire dans cet univers difficilement compréhensible par une société contemporaine séculière et laïque, où se rencontrent sacré et profane dans une fusion indiscernable, et les rattacher aux nombreux mystères en langue vulgaire, joués sur les parvis aux XV^e et XVI^e siècles. En effet, parallèlement aux structures cléricales, d'autres structures laïques, civiles, viennent participer aux fêtes, sous la halle communale ; il s'agit en l'occurrence de compagnies théâtrales, de confréries de ménestriers, jongleurs et bateleurs, dont la réputation grandit rapidement, comme en témoigne Rabelais dans Pantagruel :

Allez voir les bateleurs, les danseurs de corde, les vendeurs de panacée ; considérez leurs gestes, leurs rires, leurs soubresauts et beaux parlars. Singulièrement ceux de Chauny en Picardie.

Conclusion

La traversée de ces longs siècles du Moyen Âge donne aux compositeurs, œuvres et protagonistes de la musique de la Renaissance humaniste, sacrée ou profane, une réelle profondeur, même si les conduits, organa et les motets de Beauvais ou d'Amiens, eux-mêmes extrêmement innovants par rapport aux traditions du cantus, sont du point de vue des langages musicaux, très éloignés des usages contrapuntiques définis par un Tinctoris ou un Glaréan.

Pourtant, sur le plan des institutions ou des arts décoratifs par exemple, la permanence de constantes est tout à fait frappante : ce réseau des cathédrales « gothiques » qui fleurit après le grand mouvement de renouveau architectural, spirituel et religieux impulsé au temps de Suger (vers 1140) ne se superpose-t-il pas à celui des renaissances carolingiennes, présentant les mêmes contours historico-géographiques ? La Picardie, comme les Pays-Bas français (Nord), terre du gothique flamboyant et tardif, maintient à travers les temps une densité de développement économique et artistique comparable à d'autres grands foyers européens, d'où ces fréquents voyages des pueri, chantres et compositeurs.

Écrire l'histoire au XXI^e siècle, c'est aussi prendre le risque de présenter des réalités en mouvement : l'histoire des musiques n'est pas figée et devrait davantage faire état de recherches et de découvertes toujours en cours : les fragments d'un bréviaire « picard » contenant un office composé par Angelram (1006-1016), disciple de Fulbert de Chartres et abbé de Saint-Riquier, ainsi qu'un Ludus Paschalis ; quelques tropes trouvés dans un antiphonaire de Jacques de Vendôme (Paris, BnF, ms. latin 906, vers 1500), et dont certains convergeraient avec l'Ordinaire de Raoul de Rouvroy et l'inventaire du trésor de la cathédrale d'Amiens (milieu du xive siècle), vers l'hypothèse d'un important centre amiénois de composition, en marge d'Arras et de Cambrai, actuellement plus connus dans les réseaux européens. ■

BIBLIOGRAPHIE

- WULF ARLT, *Ein Festoffizium des Mittelalters aus Beauvais, Köln*, Volk, 1970, 2 vol.
- CHANTAL BAUER, *Les hauts lieux de la musique en France*, Paris, Bordas, 1990
- MARIE-NOËL COLETTE, MARIELLE POPIN ET PHILIPPE VENDRIX, *Histoire de la notation du Moyen Âge à la Renaissance*, Paris, Minerve, 2003
- EDMOND DE COUSSEMAKER, *Drames liturgiques du Moyen-Âge*, n. 18, *Les trois Marie*, Genève, Slatkine Reprints, 1975
- RICHARD CROCKER ET DAVID HILEY, The Early Middle Ages to 1300, in *Idem*, *The New Oxford History of Music*, Oxford, Oxford University Press, 1990, vol. 2 • OLIVIER CULLIN ET ISABELLE MARCHESIN, *Moyen Âge. Entre ordre et désordre*, Musée de la musique, Paris, RMN, 2004
- FRANK DOBBINS, « Amiens », in *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, éd. Stanley Sadie, London, Macmillan, 2000, vol. 1, p. 506-507
- GEORGES DURAND, *Ordinaire de l'église Notre-Dame Cathédrale d'Amiens par Raoul de Rouvroy* (1291), Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, n. 22, Paris, Picard, 1934
- DAVID GANZ, « Corbie and Neustrian monastic culture 661-849 », in HARTMUT ASTMA (éd.), *La Neustrie : les pays au nord de la Loire de 650 à 850*, Therbecke, Sigmaringen, 1989, tome II, p. 339-347
- JEAN-FRANÇOIS GOUDESSENNE, *Les offices historiques ou historiae composés pour les fêtes des saints dans la Province ecclésiastique de Reims (775-1030)*, Turnhout, Brepols, 2002
- PIERRE-EMMANUEL GUILLERAY, *La fête des fous dans le Nord de la France (XIV^e-XVI^e siècle)*, Thèse de doctorat, Université de Lille III, 2002
- IDEM, « Sainte Benoîte : un manuscrit du XIV^e siècle », *Art de l'enluminure*, 9, 2009 • YITZHAK HEN, *The Royal Patronage of Liturgy in Frankish Gaul to the Death of Charles the Bald (877)*, (Henry Bradshaw Society, Subsidia, 3), Suffolk, Boydell & Brewer, 2001 • DAVID HILEY, « Beauvais », in *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, éd. Stanley Sadie, London, Macmillan, 2000, vol. 3, p. 30-31 • MICHEL HUGLO, « Un tonnaire graduel de la fin du VIII^e siècle (BnF lat. 15139) », *Revue Grégorienne*, 31, 1952, p. 176-186, 224-233
- MICHEL HUGLO, « The Cantatorium, from Charlemagne to the Fourteenth Century », in PETER JEFFERY (éd.), *The Study of Medieval Chant : Paths and Bridges, East and West. In Honor of Kenneth Levy*, Rochester, Boydell Press, 2001, p. 89-103
- KENNETH LEVY, *Gregorian Chant and the Carolingians*, Princeton, Princeton University Press, 1998
- SUZANNE MARTINET, *Montlooon : reflet fidèle de la montagne et des environs de Laon de 1100 à 1300*, Laon, Imprimerie du Courrier de l'Aisne, 1972
- ELIE KONIGSON, *L'Espace théâtral médiéval*, Paris, CNRS, 1975
- ROSAMOND MCKITTERICK, *The Frankish Kingdoms under the Carolingians, 751-987*, London-New-York, Longman, 1983
- PIERRE RICHÉ, *Education et culture dans l'Occident barbare (VI^e-VIII^e siècle)*, Paris, Seuil, 1995 (2^e éd.)
- MICHEL SOT, JEAN-PATRICE BOUDET ET ANITA GUERREAU-JALABERT, *Histoire culturelle de la France : le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1997
- DANIEL SAULNIER, « Présence d'une tradition orale française parallèle à celle de Metz et Saint-Gall », *Etudes grégoriennes*, 31, 2003, p. 5-24
- HENRI VILLETARD, *L'Office de Pierre de Corbeil*, Paris, Picard, 1907
- ANDRÉ WILMART, « Corbie (manuscrits liturgiques de) », in FERNAND CABROL (éd.), *DiCTIONNAIRE D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE ET DE LITURGIE*, Paris, Letouzey et Ané, 1913